

Composition française, Filières MP et PC

Rapport de Mmes Muriel BOURGEOIS, Valérie GUIRAUDON, Sylvie PATRON, Sylvie REQUEMORA-GROS et de MM. Bruno BLANCKEMAN, Pascal DEBAILLY, Allain GLYCOS et Gilles KERSAUDY, correcteurs.

« L'argent est à la fois moyen et intermédiaire : il convertit tout – biens et personnes en valeur d'échange, mais reste un médium extérieur aux objets qu'il convertit. À ce titre, il est le signe du désir, le tiers incommode qui tout à la fois sépare et réunit le sujet désirant et l'objet désiré. »

Nelly WOLF, *Le Roman de la démocratie*, 2003.

Vous commenterez et discuterez ces propos de l'universitaire Nelly Wolf, en résonance avec votre lecture de *L'Avare* de Molière, de *L'Argent* d'Émile Zola et de la *Philosophie de l'argent* de Georg Simmel.

Les notes des candidats français se répartissent selon les tableaux suivants :

MP

$0 \leq N < 4$	33	2,1 %
$4 \leq N < 8$	525	33,6 %
$8 \leq N < 12$	691	44,2 %
$12 \leq N < 16$	263	16,8 %
$16 \leq N \leq 20$	52	3,3 %
Total	1564	100,0%
Nombre de copies : 1564		
Note moyenne : 9,1		
Écart-type : 3,13		

PC

$0 \leq N < 4$	13	1,0 %
$4 \leq N < 8$	337	26,6 %
$8 \leq N < 12$	586	46,2 %
$12 \leq N < 16$	304	24,0 %
$16 \leq N \leq 20$	28	2,2 %
Total	1268	100,0%
Nombre de copies : 1268		
Note moyenne : 9,59		
Écart-type : 2,99		

MP+PC

$0 \leq N < 4$	46	1,6 %
$4 \leq N < 8$	862	30,4 %
$8 \leq N < 12$	1277	45,1 %
$12 \leq N < 16$	567	20,0 %
$16 \leq N \leq 20$	80	2,8 %
Total	2832	100,0%
Nombre de copies : 2832		

Les résultats de l'épreuve écrite de français creusent cette année un petit écart entre la filière PC, qui connaît un léger redressement avec une moyenne de 9,58 (au lieu de 9,45 l'an passé), et la filière MP qui voit, elle, ses notes fléchir avec une moyenne de 9,10 (au lieu de 9,28 l'an passé). Les membres du jury s'inquiètent de ce fléchissement des notes en MP, observé depuis plusieurs années, et souhaitent que l'amélioration des notes en PC, stables jusqu'alors, soit le signe d'un renversement de tendance à venir en MP, prouvant une meilleure appréciation par les candidats de la nature et des buts de l'exercice particulièrement exigeant de la dissertation littéraire. Les remarques suivantes tentent d'aider les candidats à y contribuer.

Le sujet semble avoir surpris les candidats dont un certain nombre a eu du mal à sortir d'un plan mécanique et à réellement problématiser les éléments de la citation. Certes, la phrase de Nelly Wolf, sortie de son contexte, pouvait par certains aspects, paraître un peu obscure et contradictoire : mais c'est précisément cette perplexité qu'il aurait été bon d'interroger et dont seulement quelques candidats ont su rendre compte. Faute d'oser réellement discuter la citation, d'une manière générale, les candidats sont restés dans un schéma moyen, ce qui, au final, donne un ensemble de copies moyennes, c'est-à-dire, ni bonnes, ni mauvaises mais identiques. Le jury a souvent l'impression d'une succession de « clones ». Même plan, mêmes références, mêmes citations qu'on a extraites d'une liste apprise par cœur. Le jury, on l'aura compris, attend une analyse rigoureuse et une définition précise des termes de la citation, qui engagent les copies sur la voie d'une réflexion personnelle.

En ce qui concerne la méthode, dans l'ensemble, les candidats connaissent les principales règles de la composition française mais ils ont tendance à les appliquer superficiellement. Ainsi, pour ce qui est de l'introduction, peu font l'effort d'« amener » la citation d'une façon intéressante et personnelle. Les « amorces » semblent correspondre à un rituel qu'on accomplit (quand on l'accomplit...) sans conviction. La citation n'est pas toujours reproduite (sa longueur ne justifiait ici aucune dérogation) et la problématique qui en découle ne s'appuie en général pas suffisamment sur les termes précis employés par l'auteur, termes qu'il est indispensable de définir avant de songer à les relier en réseaux lexicaux faisant apparaître les rapprochements et les oppositions. Faute de ces travaux préparatoires, la thèse qu'il s'agira de soumettre à l'analyse puis à la discussion se trouve fréquemment réduite, voire occultée cependant que l'annonce du plan ne semble pas toujours la conséquence logique d'un questionnement progressif. Un rappel méthodologique paraît donc nécessaire.

Une bonne dissertation propose d'abord une *amorce* qui permette d'entrer dans le vif du sujet. Hélas, trop souvent, ces amorces consistent en des citations « casées » sans que le lecteur ne voie réellement le lien avec le sujet. Trop souvent l'énoncé d'une citation se substitue à une véritable analyse des termes exacts du sujet. Le jury tient donc à préciser aux candidats qu'il ne considère pas comme une méthode judicieuse de citer un autre énoncé que le sujet en introduction et préférerait même que seule la citation du sujet s'y trouvât. Combien de copies, hélas, commencent leur composition par une citation rencontrée à l'occasion d'un cours ou d'une autre dissertation et qui n'a souvent que peu

à voir avec le sujet donné! Cette pratique les pousse majoritairement à développer un propos peu pertinent cherchant désespérément à fusionner les deux sujets ou opérant, par un curieux tour de passe-passe, leur permutation, ce qui ne fait que lasser le jury et conduit le candidat généralement à un hors-sujet. Il est préférable de partir d'un des termes exacts de la citation ou de la consigne pour introduire le sujet dans sa globalité.

Après l'amorce vient ainsi la *citation* du sujet, de préférence recopiée *in extenso*, afin de n'oublier aucune notion ni enjeu. Elle est immédiatement suivie par l'*analyse* méticuleuse des termes exacts utilisés par Nelly Wolf, définis précisément, pensés dans leurs rapports de synonymie et d'antonymie, d'un point de vue inter et intra-subjectif, en étendant la réflexion aux polysémies possibles. Ainsi, les différences entre les notions de « moyens », « outils » et « intermédiaires » ont trop peu souvent été clairement exposées. Peu de copies définissent la notion de désir et l'analysent correctement. Ce point a souvent fait la différence. Beaucoup de candidats ont confondu les notions de symbole et de signe et sont donc passés à côté d'une analyse subtile de la fin de la phrase. Les théories de Simmel sont présentées sans être discutées, ce qui conduit souvent à faire l'impasse sur une vraie réflexion sur la phrase de Nelly Wolf. En conséquence, le contenu de la réflexion est souvent resté en surface, voire en décalage par rapport aux pistes de discussion suggérées par le sujet. Il a manqué une véritable réflexion sur ce qu'est le « désir » (comme espace d'attente, comme tension insatisfaite, expression du manque, dans sa dimension psychologique et son articulation à la pulsion, à la volonté...), ou encore la notion fondamentale de « signe », qui peut être comprise dans un sens linguistique, gestuel, mathématique ou encore religieux. La plupart des candidats ont pourtant compris la signification générale de la citation et ont repéré la proximité du propos de Nelly Wolf avec les idées de Simmel sur la nature et la fonction de l'argent. Mais l'écriture de la citation, avec son mouvement de flux et de reflux suggérant les ambivalences et les contradictions de l'argent, n'a cependant pas été suffisamment commentée. La formulation «à la fois moyen et intermédiaire » a été perçue le plus souvent comme une redondance, plus rarement comme une gradation, voire une opposition. La cohérence du propos n'a pas toujours été assez mise en évidence (importance du connecteur « à ce titre », peu exploité, et reprise de « à la fois »). Les expressions « signe du désir », parfois confondue avec « objet du désir », et « tiers incommode » n'ont en général pas suscité les explications attendues. La notion de signe (supposant un aspect conventionnel de la valeur et à rapprocher du phénomène de dématérialisation de l'argent) méritait d'être approfondie et l'emploi inattendu de l'adjectif « incommode » n'a guère été interrogé. Un certain nombre de candidats n'a pas vu que la question du désir était centrale dans ce sujet et qu'il convenait de l'articuler à celle de l'argent comme moyen tout-puissant.

Cette analyse rigoureuse et méticuleuse des termes du sujet doit conduire ensuite à l'énoncé d'une *problématique*. Le candidat pose un problème précis, directement issu du sujet, qu'il s'agira de résoudre. Cette problématique doit être nourrie, consistante, et ne pas se contenter de proposer d'appliquer la citation aux œuvres du programme. Elle doit pouvoir envisager trois points fondamentaux : quoi? comment? pourquoi? Ici par exemple, cibler ce sur *quoi* porte le sujet (l'argent comme signe du désir), comment cette idée se manifeste (par une fonction de conversion qui reste paradoxalement extérieure

aux objets convertis) et quelles en sont les fonctions et les conséquences (*pourquoi* n'est-il alors que « tiers » et pourquoi cette incommodité?). Ce questionnement peut être exprimé dans une phrase reliant les trois points ou par une série de questions, peu importe, mais l'essentiel est que cette problématique existe et qu'elle soit véritablement pensée en fonction du plan, qui en découle directement, même si la problématique doit être également claire et distincte de *l'annonce du plan*, qui intervient en dernière partie de l'introduction. Ainsi, si le candidat choisit de lancer une batterie de questions, il devrait avoir la lucidité de changer de style pour annoncer son plan, de façon à aider le jury à distinguer sa problématique de son plan, logiquement liés mais rhétoriquement distincts. Trop de phrases interrogatives tuent la véritable réflexion problématique en l'émiettant et en lui faisant perdre sa logique argumentative.

Les *plans* proposés sont généralement ternaires, dans la lignée de la tradition dialectique de la dissertation à la française, proposant d'abord l'illustration de la thèse, puis une réflexion nuancée permettant des mises à distance et enfin une reformulation de la thèse initiale à partir de ses termes originaux réappropriés par le candidat. Mais, hélas, seules les très bonnes copies offrent un dépassement qui s'appuie conjointement sur les deux premières parties, et pas seulement sur le sujet ou sur un seul de ses aspects, ou encore seulement sur l'une ou l'autre des parties. Les rares plans binaires rencontrés s'avèrent souvent lacunaires et inconsistants. La troisième étape de l'argumentation, la reformulation, doit intégrer la réflexion précédente et ne pas oublier de revenir aux termes du sujet. Il ne s'agit pas de partir hors du sujet, la troisième partie n'est pas l'espace où l'on donne son avis personnel à propos de l'argent (ou du mal). La dissertation est sur programme et le jury n'attend pas les copies des candidats pour résoudre les problèmes causés par l'argent ou la mondialisation ! Toutes les parties et les sous-parties doivent être bâties à partir des termes du sujet en principe repris dans les annonces. En majorité les copies ont ainsi proposé dans leur première partie une explication / illustration plus ou moins complète de l'idée de l'argent comme moyen. L'argent y est décrit comme le moyen ou l'outil absolu, ou encore l'étalon universel. La seconde partie a été en général consacrée à un autre aspect de la citation : la notion d' « intermédiaire » pour les candidats qui distinguaient clairement moyen et intermédiaire, ou l'extériorité du *medium*, interprétée le plus souvent comme sa neutralité dans l'échange, ou encore le rapport de l'argent au désir, ou enfin l'idée de l'argent comme « tiers incommode ». D'autres copies proposent une deuxième partie découlant logiquement de la première : examen des conséquences de la toute-puissance du moyen qu'est l'argent (tendance de l'argent à devenir une fin en soi) ou évocation de limites à cette toute-puissance. En ce qui concerne l'aboutissement des raisonnements, un certain nombre de candidats fidèles aux termes de la citation commentent dans leur dernière partie, et de façon plus ou moins approfondie, l'idée de l'argent comme « tiers incommode », son pouvoir de réunion et de séparation, la double articulation au sujet désirant et à l'objet désiré. D'autres traitent à la fin de leur démonstration la question des limites du pouvoir de l'argent mentionnée plus haut et choisissent d'évoquer certains domaines de résistance à l'argent (valeurs morales, amour, intelligence...). Toutefois beaucoup de candidats ont malheureusement plutôt choisi d'explorer les pathologies de l'argent dans des troisièmes parties volontiers moralisatrices où ils se demandent de façon parfois abrupte s'il ne faudrait pas supprimer l'argent et par

quel(s) moyen(s) d'échange on peut le remplacer là où d'autres préfèrent s'interroger sur le bon usage de l'argent, au risque de la banalité (nombreux éloges de l'économie et de la modération...), voire du hors-sujet. Parmi les autres thématiques évoquées fréquemment dans la troisième partie, mentionnons celle des rapports entre l'argent et la société ainsi que des développements portant sur tel ou tel aspect du pouvoir de l'argent, sa puissance d'aliénation, de corruption, de libération ou de création. Enfin, plusieurs candidats se proposent d'analyser dans une troisième partie prometteuse les « projets littéraires » des auteurs (la formulation n'est guère pertinente s'agissant de Simmel, une attention particulière aux nuances génériques aurait été bienvenue), mais derrière l'effet d'annonce, il s'agit souvent d'énumérer sommairement des procédés d'écriture artificiellement détachés de leurs contenus. D'excellentes copies ont réussi à éviter cet écueil en analysant précisément les œuvres, en ciblant leurs différences littéraires essentielles, liées à des contextes historiques et idéologiques dissemblables.

Les excellentes copies ont su dialectiser la dualité de l'argent telle que l'évoque Nelly Wolf, éclairer le fait qu'il serait à la fois un lien et un écran entre le sujet et l'objet, tout en désignant le manque fondamental de l'homme, symbole du désir humain, et en s'interrogeant vraiment sur cette notion de « tiers » et sa présence « incommode ». Les bons plans ont proposé diverses argumentations, en étudiant par exemple d'abord l'argent comme convertisseur des valeurs, puis la matérialité qui le rend incompatible avec la sphère émotionnelle propre à l'homme, pour finir par l'analyse du symbolisme de ce révélateur du désir humain. D'autres copies convaincantes ont su vraiment discuter la thèse de Nelly Wolf en l'illustrant d'abord, puis en montrant en quoi elle peut être réductrice avant de dénoncer sa dimension moralisatrice en distinguant ce que devrait être l'argent de ce qu'il est en pratique. Les meilleurs développements ont su proposer de pertinents exemples précisément tirés des œuvres et analysés de façon à être reliés aux termes exacts du sujet, au lieu de se contenter de reprendre les sempiternels paragraphes appris par cœur sur Mme Conin, sur la fin et les moyens, etc.

Ainsi, pour ce qui est des *développements* proprement dits, l'effort d'explication attendu en début de partie (explication de l'argument dans sa globalité puis dans le détail des éléments qui le constituent par l'annonce de sous-parties) n'est en général pas suffisant. Beaucoup de copies se limitent à une illustration superficielle de la citation dont la valeur explicative n'est pas manifeste. Même quand les devoirs témoignent d'une bonne connaissance des textes, la rigueur démonstrative fait souvent défaut dans des raisonnements dont la nécessité échappe au lecteur. En outre, en dépit de la consigne pourtant très claire sur ce point (« Vous commenterez et discuterez... »), l'espace réservé à la discussion est souvent restreint, voire inexistant, qu'il s'agisse de discuter la thèse de Nelly Wolf sur la nature paradoxale de l'argent ou un aspect ponctuel de son propos (la conversion des personnes en valeur d'échange ou l'extériorité du *medium*, par exemple). Dans la conduite de l'analyse, les candidats succombent parfois à la tentation de la récitation, notamment lorsqu'ils évoquent à propos de Simmel, comme s'il s'agissait d'évidences, l'argent dans les *séries téléologiques*, le *superadditum* de la richesse ou l'*expansion psychologique des qualités*. Ces concepts simmeliens devaient être utilisés à bon escient et « appliqués » avec prudence aux textes de Molière et de Zola. Cela n'a pas toujours été le cas. Par

ailleurs, plusieurs candidats semblent ignorer la notion de sous-partie, ce qui rend parfois peu perceptible la logique et la progression du raisonnement à l'intérieur de la partie. Rappelons donc qu'un bon développement doit commencer par formuler le titre de la partie, expliquer son lien avec le sujet, puis annoncer des sous-parties. Ces sous-parties, reconnaissables typographiquement par un passage à la ligne rigoureux (une sous-partie = un paragraphe), doivent dans l'ordre expliquer leur argument, l'illustrer par un ou des exemples, analyser ces exemples puis montrer quel est leur lien avec le sujet et en quoi ils permettent d'apporter une réponse à la problématique. Un paragraphe s'achevant par des guillemets est pour le jury souvent un mauvais signe immédiatement décelable : il signifie que la citation n'a pas été l'objet d'un commentaire en relation avec le sujet ni d'une conclusion. De plus, le jury déplore une nouvelle fois que la connaissance des ouvrages para-scolaires semble souvent l'emporter sur une lecture précise, détaillée, personnelle et approfondie des œuvres. Les copies ressemblent ainsi souvent plus à une sorte de mosaïque de citations et de développements réutilisés qu'à de véritables argumentations axées sur le sujet. On attend une argumentation directement reliée au sujet proposé : évoquer Harpagon et son fils, Harpagon et la personnification de l'argent, la passion de l'or, puis chez Zola, Saccard et la royauté de l'or, Saccard et les femmes, les femmes et l'argent, l'argent comme fondement des rêves et des sociétés, Aristote et l'argent *medium*, etc., tout cela n'a de sens et d'utilité que si le lien entre l'argument et un des termes du sujet est clairement explicité et développé. Une connaissance plus littérale des textes autorise une exemplification plus intéressante de la citation (comme le fil conducteur de la « faim de jouissance » chez Zola, la notion d'« événement intercalaire » chez Simmel, de même que l'articulation problématique de l'argent à l'énergie pulsionnelle, au souhait ou encore à la volonté à titre d'exemples).

Les *transitions* entre les parties, mais aussi entre les sous-parties, doivent être soignées car elles sont les marqueurs de la fluidité de la pensée et de la logique du raisonnement. Les paragraphes commencent ainsi malheureusement trop souvent par des expressions du type : « par ailleurs », « d'abord », « ensuite », « enfin », « de plus », qui traduisent une carence de raisonnement et de problématique. Certains candidats construisent leur devoir comme une démonstration mathématique hachée (« on sait que... », « montrons que... », « nous allons prouver que... »), sans l'élégance de véritables articulations prouvant les liens de la pensée. Le jury attend donc que le développement se présente comme un raisonnement suivi, où chaque paragraphe a sa place propre et ne pourrait pas être déplacé. Comme un puzzle, la dissertation saura convaincre si tous les arguments s'emboîtent logiquement.

Enfin, la *conclusion* ne remplit pas toujours sa double fonction de bilan et d'élargissement. Elle doit impérativement revenir sur la problématique et la résoudre, répondre à la question posée en introduction, avant de proposer d'éventuelles échappées possibles, toujours en lien avec l'enjeu central de la dissertation. Beaucoup de copies oublient qu'elle est le point d'aboutissement d'un questionnement et négligent de formuler (ou reformuler) clairement la réponse qu'elles ont apportée à la problématique initiale. Et rares sont les candidats qui parviennent, en suggérant *in extremis* un nouvel éclairage, à prendre une certaine distance par rapport au sujet qu'ils viennent de traiter.

Même si, dans leur ensemble, les copies sont d'un niveau d'expression que l'on peut qualifier d'assez satisfaisant, le jury a dû, comme chaque année, regretter l'abondance des fautes de langue et de style, sans pouvoir toujours distinguer chez les candidats la part de l'étourderie, qu'une lecture attentive doit en principe limiter, de celle de l'ignorance, plus inquiétante. S'agissant du vocabulaire de l'argent (un mot dont plusieurs candidats ignorent le genre, tout comme ils semblent souvent ignorer que Nelly est un prénom féminin), des termes comme *troc*, *krach*, *pécuniaire*, *thésaurisation*, mais aussi *avare* ou *avarice*, ont été souvent mal orthographiés. Les mots ou expressions latins sont, quant à eux, régulièrement écorchés, tout comme certains noms propres, qu'ils désignent des écrivains pourtant illustres (*Shakespear*, *Lafontaine*) ou des personnages des œuvres au programme (*Arpagon*, *Anselm*). Probablement désireux de divertir ses correcteurs, un candidat est allé jusqu'à évoquer un certain « Compte André Sponville » qui laisse rêveur... Sur le plan syntaxique, outre les erreurs habituelles portant sur certaines constructions verbales (celle du verbe *pallier*, par exemple), la tournure *quel que soit* ou les pléonasmes du type *dans quelque chose*, *on y voit*, les fautes les plus fréquentes concernent les accords. Enfin, en ce qui concerne les citations hors programme, elles donnent lieu à quelques approximations : les *Manuscrits de 1844 de Marx* deviennent souvent *Manuscrits de 1848*. On prête à Chateaubriand une citation de Dumas et beaucoup d'autres exemples pourraient être mentionnés. On attribuera ces erreurs à l'émotion et au stress engendrés par l'épreuve, certes, mais elles sont aussi souvent révélatrices d'un manque de rigueur dans l'écriture comme dans la relecture.

Le jury souhaite particulièrement attirer l'attention sur deux domaines dans lesquels la préparation comporte visiblement des insuffisances. Le premier d'entre eux est celui de la connaissance du programme. De trop nombreux devoirs, du médiocre au passable, ont tendance à ressasser les mêmes exemples, recourir aux mêmes mots-clés ou schémas de pensée appris pendant l'année. Or il faudrait apprendre à dépasser ce qui fait écran entre le candidat et le sujet à traiter. Cela ne peut se faire que par le préalable d'une lecture directe, approfondie, méditative des œuvres pendant l'année : elle seule peut apporter la « réactivité » nécessaire le jour de l'examen. Enfin, nous ne saurions trop recommander aux candidats de ne pas négliger la présentation de leur copie. Les ratures abondantes, le recours abusif à l'effaceur, les abréviations typographiques qu'on doit réserver aux prises de notes personnelles donnent l'impression d'un travail peu soigné et doivent par conséquent être évités. Mais surtout il convient de veiller à la qualité de l'écriture en bannissant lettres mal formées et calligraphies microscopiques. Une copie parfaitement lisible bénéficie humainement d'un préjugé favorable tandis qu'un texte hiéroglyphique exige du correcteur un travail de décryptage pénible et parfois infructueux qui risque de l'indisposer. N'oublions pas qu'il s'agit d'un concours et que tout compte pour se distinguer, *a fortiori* le respect du lecteur.

Au final, les copies qui ont été distinguées l'ont été le plus souvent en raison de leur connaissance personnelle, pertinente et originale des œuvres (qui a réussi à sortir des sentiers battus), de la finesse et de la cohérence logique de leur réflexion, souvent fondées sur la connaissance d'un arrière-plan philosophique apte à enrichir et à nuancer la pensée. L'ensemble des défauts et des imperfections que nous avons mentionnés dans ce rapport

rend donc d'autant plus visibles les copies qui ont osé aller au-delà des raisonnements mécaniques : elles se distinguent le plus souvent par une rigueur méticuleuse dans l'analyse du sujet associé à une liberté de ton qui traduit de véritables questionnements et problématiques. La qualité de l'expression est également entrée comme un des critères permettant de valoriser les copies dans une discipline qui revendique à la fois la nécessité de penser et celle d'exprimer au mieux cette pensée.